

# Au suivant

Henrique Rodrigues

Traduit du brésilien  
par Paula Anacaona

Tout disparaissait dans cette rage du gain disputé si rudement.  
Ils cessaient de sentir l'eau qui ruisselait et enflait leurs membres,  
les crampes des attitudes forcées, l'étouffement des ténèbres, où  
ils blêmissaient ainsi que des plantes mises en cave. (...) Eux, au  
fond de leur trou de taupe, sous le poids de la terre, n'ayant plus  
de souffle dans leurs poitrines embrasées, tapaient toujours.

Émile Zola, *Germinal*

The wind of change blows straight  
Into the face of time  
Like a stormwind that will ring  
The freedom bell for peace of mind

Scorpions, *Wind of Change*

## Pour Bianca

*Je ne sais pas quoi commander, et mon indécision augmente au fur et à mesure que les clients devant moi diminuent. Je les observe attentivement, écoute ce que chacun commande, me demande si leur choix correspond à leurs vêtements, à leur façon de parler. J'aimerais éviter d'avoir à choisir, je me concentre sur un point fixe puis redirige mon regard sur les clients, j'essaie de faire des calculs mentaux, comme transformer le prix d'un sandwich en une autre monnaie, en vain. C'est mon tour.*

*Comme souvent, je regrette immédiatement mon choix. J'aurais dû commander autre chose, moins gras, meilleur. Peu importe, pense-je. Le plus important, c'est d'être ici.*

*J'essaie de savourer chaque bouchée. Je mâche lentement, m'enthousiasme en arrachant du sandwich un goût inconnu ou oublié. Plongé dans mon petit plaisir, j'avale de travers et m'étouffe. Je tousse, bois quelques gorgées de soda, craignant d'être observé. La tranquillité m'a quitté et mon visage est tout rouge. J'essaie de respirer tranquillement tout en me raclant la gorge pour libérer ma glotte et retrouver de l'air.*

*Je fais semblant de lire les imbécilités écrites sur mon plateau, et essaie de disparaître de la scène que je viens de créer. Je sens une présence à côté de moi, debout. Un employé, peut-être même plusieurs, accompagnés du manager, proposant de l'aide au client qui s'étouffe ? Et tous les clients du fast-food qui ne m'avaient pas remarqué se lèveraient prestement pour prêter assistance au pauvre homme qui s'étrangle avec une banale rondelle de cornichon vinaigré. Expliquer que je vais bien ne ferait qu'empirer la situation car je n'arriverais pas à parler correctement, cela ferait boule de neige, et je me rappellerais la raison pour laquelle je sors rarement de chez moi, même depuis la fin de mon traitement.*

*Je cache mes mains après avoir toussé, je ne veux pas qu'on les voie.*

*Je me concentre sur un personnage du set de table, fixe mon regard, ferme les yeux. J'aimerais tellement que la personne immobile à côté de moi me demande timidement :*

*— Bonjour, monsieur. Vous n'êtes pas l'écrivain qui est venu dans mon école, un jour ?*

*Je baisse mon menton et regarde la poche de ma chemise. À côté de la monnaie et du ticket de caisse, mon badge. Je cligne vigoureusement des yeux. Je sors de mon bref délire et me convaincs, à contre-cœur, que je dois revenir à moi car la deuxième partie de ma journée m'attend.*

*Non, je ne suis pas l'écrivain reconnu dans le fast-food par un lecteur à bonne mémoire. Je ne simulerai pas une fausse timidité pour autographier une serviette que mon lecteur montrerait ensuite avec fierté à l'école le lendemain. Je suis l'employé qui pointe à la rédaction, le même qu'hier, le même que demain, après-demain, le mois prochain et toutes les années qui m'attendent.*

*Je réalise alors que j'ai retrouvé une respiration normale. Je regarde autour de moi : rien d'anormal. Personne ne s'est rendu compte que je m'étouffais avec mon sandwich, que j'aurais pu mourir asphyxié. Tout le monde s'en fichait, encore une fois.*

*Ils sont silencieux, concentrés sur leur repas et leurs portables, même s'ils sont en groupe.*

*Je vois le ridicule de la scène et commence à douter : ai-je vraiment eu un début de crise ou voulais-je, inconsciemment, attirer l'attention des autres en simulant un incident ? Je repose le sandwich sur le plateau, regarde mes deux mains et les ferme, puis cache mes bras sous la table.*

*La silhouette à mes côtés, qui semblait menaçante, n'est qu'un équipier au nettoyage. Maladroit, il ne doit pas avoir plus de seize ans. Il est accompagné d'un autre garçon à peu près du même âge, qui semble plus expérimenté et plus confiant. Le novice essaye de prendre le rythme, en vain, et son formateur perd patience,*

*lui prend la serpillère des mains et lui explique, d'un ton mi-ironique mi-pédagogique :*

*— Fais comme ça, regarde. Danse avec la serpillère. Tu recules et tu passes d'un côté, puis de l'autre. Imagine que tu dessines un numéro huit, tu comprends ? Et dis-toi que ta serpillère est ta partenaire de danse.*

*Le novice voit que je l'observe et baisse les yeux, gêné. Il prend la serpillère et commence son premier bal de nettoyage, le corps raide. Il dessine un huit couché, et fait le symbole de l'infini à reculons. Il a compris, il se sent plus à l'aise et dessine plusieurs infinis sur le sol, recevant les compliments sarcastiques de son collègue vétérinaire :*

*— C'est ça, petit, tu vas danser toute la vie, tu es né pour ça.*

*Je n'arrive pas à détacher mes yeux des infinis marqués par les franges humides de la serpillère. Je sens une empathie immense pour ce garçon qui fait ses premiers pas dans son premier emploi. Je pense à toutes les découvertes qu'il fera encore, toutes les étapes du fast-food à conquérir – et une fois qu'il aura dominé chaque secteur du restaurant, il sera prêt pour entrer dans sa propre vie, sans peur de l'autre et de lui. C'est ce que j'avais pensé, un jour.*

*J'éprouve une certaine jalousie envers ce garçon maigre et maladroit. Avec du recul, son badge tout graisseux vaut bien plus que celui que j'ai dans ma poche. Si je pouvais, j'échangerais ma place contre la sienne, et je lui offrirais la chance de passer tout de suite à un bon boulot, un « vrai boulot », comme on dit. Et je resterais dans le sous-emploi, à faire ce petit boulot de merde, exactement comme quand j'avais appris à nettoyer chaque recoin de ce fast-food plus de vingt ans auparavant. Avec une deuxième chance, tout serait peut-être différent ?...*

*Je sors de ma poche un stylo. Sur le sol, les infinis sèchent et disparaissent.*

# Partie 1

*En gros, il y a deux types de personnes : celles qui regrettent déjà et celles qui vont regretter. J'appartiens aux deux.*

*Cette serviette en papier, pliée en deux, multipliée par huit, se transforme en un espace qui reste petit, mais qui m'est suffisant. J'en prends plusieurs, elles sont gratuites, et comme je n'ai jamais réussi à raconter ce qui m'est arrivé, je me décide à tout écrire. Quelques instants plus tard, je roule la serviette et la jette.*

*Un de mes psychologues me disait : écris, cela aide à expulser et à se comprendre. Au bureau, mes mots sont figés, scellés dans le manuel de l'entreprise, mais là dehors, sincèrement, qu'ai-je à dire ? Chacun ses problèmes – chacun sa vie stressée, son angoisse, son enfer personnel. Le mien est ici, et pourquoi n'est-il pas éphémère comme tout le reste ? Je veux que tout cela disparaisse rapidement, car je meurs un peu à chaque mot que j'écris, et chacune de ces serviettes m'aidera à réaliser mon lent objectif de disparition complète.*

*Je m'explique : les statistiques sur l'obésité, les graphiques sur le développement des chaînes de fast-food dans le monde, le manque de temps et de communication entre les personnes, mécanisées autour de leur propre nombril, tout cela ne m'intéresse pas. Ce qui m'amène ici, c'est la possibilité que m'offre ce lieu d'entrer dans un processus définitif d'oubli. Me souvenir fait mal. Je ne suis personne ici, juste un numéro, et écrire 15 ou 827 est tellement absurde et impersonnel – car un numéro ne dit absolument rien, à part le zéro dans sa rondeur parfaite – que cela me suffit.*

*Le temps qui fait défaut à tout le monde à l'extérieur existe à peine ici, à l'intérieur. Contrairement à ceux qui passent leur vie à lui courir après, je lui cours de moins en moins après, et j'écris pour me débarrasser, comme celui qui s'essuie la bouche et froisse la serviette avant de la jeter à la corbeille.*

# 1

Alors que je pousse le lourd chariot dans la queue du supermarché, mon père s'adresse à moi d'un ton sérieux :

— Tu vois ces garçons qui emballent les courses ? De mon temps, on les appelait des grouillots. Ces gars-là bossent, ils ne se la coulent pas douce comme toi !

Je réponds sans réfléchir :

— Mais papa, ils viennent de la favela ! S'ils travaillent au supermarché, c'est pour ne pas voler. Et puis, ils sont ridicules avec leur salopette orange !

Mon père s'insurge de mon ricanement :

— Tu trouves cela drôle ? Tu as de la chance, mon garçon. Treize ans et comme un coq en pâte. Moi à ton âge, je...

Et c'est parti pour la même histoire de toujours. Je ne supporte plus de l'entendre raconter qu'il a été mis à la porte de chez lui, qu'il s'est battu comme un lion jusqu'à avoir un meilleur travail, que chaque produit de ce chariot est le fruit de l'effort, que ce n'est pas facile de devoir tout le temps être sur la route pour payer les factures, etc., etc., etc. Cela fait deux ou trois ans que cette rengaine n'a plus aucun impact sur moi. Je pense à autre chose, aux super-héros, tout en tripotant une dent de lait qui bouge. La dernière.

Le grouillot à la salopette orange ne regarde aucun client dans les yeux. Après avoir rempli les sacs, puis mis les sacs dans le chariot, il se tourne vers le côté, tête basse, en attendant un pourboire. Tandis que la caissière commence à faire passer nos courses devant le lecteur de code-barres, je vais à côté du grouillot et, sans même le saluer, me met à ouvrir les sacs en regardant mon père. Gêné par la concurrence et craignant de perdre son pourboire, l'emballeur, plus expérimenté, agit plus vite, emballant chaque produit avec une rapidité spectaculaire. Il aligne les sacs, sépare les produits de ménage des produits frais et des conserves, répartit les paquets de riz, de *feijão*<sup>1</sup>, de pâtes afin de répartir le poids entre les sacs, range les fruits avec un soin qui ne le ralentit pas, met les plus fragiles sur le dessus avec les boîtes d'œufs. Enfin, il dépose les sacs à l'intérieur du chariot vide qu'il maintient toujours stratégiquement à côté de lui, agissant comme à l'instinct, avec la froideur et l'impartialité de ceux qui sont uniquement là pour être servile et efficace.

En partant, je lance un regard méchant au grouillot, car à cause de lui je suis resté sans rien faire, nerveux, révélant à mon père ma maladresse et, surtout, mon manque de volonté.

Le pire, c'est qu'en partant mon père lui a donné un billet de cinquante cruzados-novos – ce qui est assez élevé pour un pourboire. Je suis ignoré. Le grouillot range rapidement le billet dans sa poche et regarde mon père avec de grands yeux, il le remercie plusieurs fois en faisant à chaque fois un salut de la tête, ce qui provoque un énorme éclat de rire chez mon père. D'un signe du menton, mon père me montre le chariot pour que je le pousse en direction de la sortie. Il se tourne vers le grouillot et lui caresse affectueusement la tête :

1 Haricot noir, base de l'alimentation brésilienne.

— Continue comme ça, fais des efforts. Tu iras loin, mon garçon. Ne laisse aucun paresseux te prendre ta place.

Je reste silencieux sur le chemin du retour. Une fois à la maison, je sors rapidement de la Chevette, ouvre le coffre et, dans une attitude de colère et de provocation, attrape le plus de sacs possible. Mon père m'ignore. Mais mes bras ne sont pas habitués à faire plus d'efforts que le minimum nécessaire, et un sac m'échappe. J'essaye maladroitement de le retenir mais un pot de mayonnaise glisse, rebondit sur mon genou et explose par terre avec un bruit sourd qui attire l'attention de ma mère.

Elle sort avec le bébé dans les bras. Elle crie sur mon père car il m'a laissé porter toutes les courses, car il l'a obligée à rester à la maison pour s'occuper du petit, car il ne peut pas exiger de moi ce type d'effort. Mon père raconte l'épisode de l'emballeur puis affirme que je suis en train de devenir une limace, un irresponsable mal préparé à affronter la réalité, et alors qu'il commence avec son « de mon temps... » la réponse de ma mère m'énerve tout autant :

— Ce n'est qu'un enfant ! Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ? Laisse-le tranquille...

Et mon père de répondre en haussant la voix :

— Ce qui vient de se passer était une belle leçon ! Ce gamin vaut moins qu'un grouillot. Bien moins qu'un grouillot !

Le bébé commence à pleurer, mon père rentre dans la maison avec les sacs, et interdit à ma mère de nettoyer les débris de verre. Il me tend le balai, la serpillère et le produit nettoyant. Je balaie le sol nerveusement tandis qu'il me surveille, troublé d'être la cause d'un tel bazar alors que je ne cherchais qu'à impressionner mon père. Je tremble et n'arrive pas à bien nettoyer les débris mélangés à la sauce étalée par terre. Mon père me traite de limaçon, j'essaie de balayer plus vite et finit par

éclater en sanglots. Alors que ma mère s'approche pour m'aider, mon père, sans me quitter des yeux, lui ordonne de rentrer.

Une fois le sol nettoyé, le balai rangé et la serpillère rincée dans l'évier, j'attends les prochaines remontrances. Mon père me demande comment je me sens maintenant. La réponse fuse de ma gorge serrée :

— Humilié.

— Non, répond mon père, en secouant la tête les yeux fermés.

Il sort de son portefeuille un billet de cinquante cruzados-novos, et me le donne.

— Tu as gagné cet argent à la sueur de ton front, et tu verras qu'il vaut bien plus que l'argent de poche que je te donne tous les mois. Va dans ta chambre.

Je prends le billet sans le remercier et vais pour m'éloigner. Il me retient par le bras :

— Allez, viens là... Fais un câlin à ton père.

## 2

J'essaie de me concentrer sur le billet de cinquante cruzados-novos dans ma poche.

Après l'épisode de la mayonnaise il y a deux ans, mon père avait pris ses distances vis-à-vis de moi. Ou est-ce moi qui m'étais éloigné de lui ? Il se disputait avec ma mère sans raison, grondait mon frère qui n'est qu'un bébé, et semblait soulagé de partir en déplacement professionnel. Ou est-ce moi qui étais heureux quand il partait ? Peut-être sentions-nous tous les deux la même chose, je ne sais plus.

Ma mère me grondait gentiment pour mes bêtises habituelles et quotidiennes. En revanche, je me faisais sermonner beaucoup plus fréquemment par mon père, sans avoir rien fait de grave. Tout avait changé rapidement en deux ans. La vision que j'avais de mon père oscillait entre respect et crainte – surtout cette dernière. C'est pour cela que je suis perdu aujourd'hui en regardant le cercueil.

— Si jeune... Il avait toute la vie devant lui ! dit quelqu'un.

J'essaie de donner du sens à la situation. Quelque part près d'ici, des *sabias* gazouillent. Ils rendent peut-être hommage au défunt. Mon père a toujours aimé les oiseaux sylvestres. Une



énergie inexplicable les aurait poussés jusqu'au cimetière pour chanter un dernier adieu à leur ami. Ou peut-être que ce ne sont que deux oiseaux qui échangent des piaillements irrationnels et instinctifs pour s'accoupler. Mes pensées, qui varient entre une version et une autre, me distraient du moment où le cercueil sera fermé et où je ne verrai plus jamais le visage auquel je ressemble déjà tant. Je regarde fixement la couronne de fleurs sur la porte de la chapelle – ornement exagéré, grotesque, déplacé – puis mon père, conscient de le voir pour la dernière fois. Son œil n'est pas complètement fermé, et la lumière incandescente du plafond se reflète par cette petite fente opaque.

Je me sens fort et maître de mes émotions, mais on ne m'autorise pas à porter le cercueil. Je marche derrière, dans le cortège, collé à ma mère. Mon petit frère serre son autre main, impressionné par les pierres tombales, le paysage alentour et les pleurs des invités. Quand le cercueil en bois descend, je ferme les yeux et tend l'oreille pour retrouver le chant des *sabias* de tout à l'heure, dans la chapelle. Mais je n'entends rien.

Enfin, incapable de me contenir davantage, j'éclate en sanglots et rejoins le chœur familial. Ma mère puis ma tante m'embrassent.

— Pleure, mon garçon, pleure, ça va te faire du bien... dit ma tante, essayant de me consoler comme elle peut.

Je balbutie :

— Je n'entends plus les oiseaux, tatie, je n'entends plus rien...

Mon père disait qu'un homme ne doit pas pleurer et doit se retenir. Heureusement, je ne suis pas le seul à pleurer. Ma mère et beaucoup d'inconnus, probablement des collègues de travail ou de la famille éloignée, partagent ma souffrance.

À la maison, la famille commence à discuter de questions pratiques – documents, assurance et autres sujets auxquels je ne

comprends rien. Je dis à mon frère qui est en train de jouer d'un ton envieux :

— Tu as de la chance de ne rien comprendre, bébé.

Ma première tante parle d'argent, de vendre la voiture, de la vie chère et de la nécessité de déménager dans un quartier plus populaire. Je m'approche du salon pour les écouter.

— Et lui, là, à bientôt seize ans, il faudrait peut-être qu'il se mette à travailler ! La belle vie que te donnait ton père, c'est fini, elle est partie avec lui. Il va falloir que tu te remues pour aider ta mère et ton petit frère.

Ma mère essaie de s'interposer, mais la première tante se lève et hausse la voix :

— Mon frère travaillait comme un forcené pour vous offrir cette vie. Dorénavant, c'est ce grand dadais qui devra faire tourner la maison. Il a beau être plus grand que moi, la seule chose qu'il sait faire, c'est lire et regarder la télévision. Il va avoir la même fin que son père...

La seconde tante l'interrompt :

— Calme-toi, les émotions te font dire n'importe quoi. Nous sommes tous chamboulés, mais garde ton calme. Il n'a pas eu une crise cardiaque parce qu'il lisait : il lisait quand il a eu sa crise cardiaque...

La première tante se prend la tête dans les mains et fait les cent pas dans le salon, puis s'arrête à côté de moi :

— Je sais... La seule chose que je souhaite, c'est que vous vous en sortiez. Regarde-moi ce nigaud ! Il ne pourrait pas travailler et aider sa mère ? Tu connais la valeur de l'argent ? Tu sais combien coûte l'entretien d'une maison ?

Cherchant à être drôle, je sors de ma poche mon billet de cinquante cruzados-novos et le lui tend. Mais je ne réussis qu'à l'irriter encore plus :

— Tu vois ? Pourquoi gardes-tu ce vieux billet ? Cela fait

plus de deux ans qu'il ne vaut plus rien ! Tu ne sais pas que nous avons changé plusieurs fois de monnaie ? Tu ne connais donc rien à la vie ? C'est pour cela que je disais toujours à mon frère : arrête de l'élever comme un coq en pâte, ouvre les yeux ! Et maintenant, vous allez tous devoir vous débrouiller. Un jeune homme de quinze ans, qui se rase même la moustache – et il ne fait rien de sa vie ! Sais-tu ce que c'est que les responsabilités ?

Je range mon billet sous les réprimandes, regarde ma mère et vois son impuissance. Elle est encore trop choquée pour dire quoi que ce soit.

Dans ma chambre, allongé sur mon lit, je relis le poème *Chanson amie* écrit sur le billet, à côté de l'effigie de Carlos Drummond de Andrade. Je ne suis pas sûr de comprendre la fin, qui parle de composer une chanson pour réveiller les hommes et faire dormir les enfants. J'essaie de calculer combien peuvent bien valoir ces cinquante cruzados-novos aujourd'hui. J'entends les adultes se disputer dans le salon, range mon billet sous l'oreiller et regarde le plafond blanc, dans l'espoir de m'endormir. N'y arrivant pas, je reprends le billet et l'observe à contre-jour, observant les détails des deux côtés.

J'essaie de ne pas trop penser à tout ce qu'a dit ma tante. J'ai de la peine pour ma mère. Elle est déboussolée, impuissante. J'ai du mal à respirer, mon corps tremble. Je me recroqueville, j'ai envie de rapetisser, rapetisser jusqu'à disparaître. Mais c'est inutile, car la tristesse et l'absence de perspectives reviennent comme un boomerang à chaque fois que j'essaie de les éloigner. Je suis un inutile, la première tante l'a bien dit. Le sommeil ne vient toujours pas.

Demain, j'ai contrôle d'algèbre. Me jeter dans les études pourrait m'aider à oublier cette situation, même si je n'en ai pas vraiment besoin car ce n'est pas pour rien qu'au collège on m'appelle Grosse Tête. À vrai dire, je ne suis pas obligé de me

présenter à l'examen – je viens de perdre mon père, quand même ! Je sais que je serai excusé d'avance.

Je repousse rapidement cette pensée, mal à l'aise d'utiliser la mort de mon père pour en tirer un avantage. Mon père serait mécontent.

Je n'arrive pas à me concentrer. Les  $x$ ,  $y$ ,  $z$  et tous les chiffres s'emmêlent, et je sens que, au fond, je suis déjà en train de rater le contrôle en me cachant derrière l'alibi de l'enterrement. Ma culpabilité se nourrit elle-même comme une force gigantesque contre laquelle je ne peux pas lutter. Assommé, je me remets à pleurer – tout bas cette fois, pour que personne ne m'entende.

Mon frère entre dans la chambre. Étranger à tout ce qui se passe, il pousse mon cahier taché de larmes et grimpe sur mon lit, les yeux lourds de sommeil – ces yeux qui ressemblent de plus en plus à ceux de ma mère. Et ce petit garçon, si innocemment fatigué, me tranquillise. Sans rien dire, il me serre dans ses bras et ferme les yeux. Je réussis enfin à m'endormir.